



HAL
open science

Faire de la recherche en temps de pandémie : quelle place pour une recherche “ extemporanée ” ?

Fleur Beauvieux, Marc Egrot, Comescov Chercheur.e.s Du Programme

► To cite this version:

Fleur Beauvieux, Marc Egrot, Comescov Chercheur.e.s Du Programme. Faire de la recherche en temps de pandémie : quelle place pour une recherche “ extemporanée ”?. Anthropologie et covid. États, expériences et incertitudes en temps de pandémie., AMADES, Jun 2022, Marseille, France. ird-04826860

HAL Id: ird-04826860

<https://ird.hal.science/ird-04826860v1>

Submitted on 9 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Faire de la recherche en temps de pandémie : quelle place pour une recherche « extemporanée » ?

Fleur Beauvieux, chercheuse sur le programme CoMeSCov, Marc Egrot, LPED

Avec la contribution de l'ensemble du programme CoMeSCov

Colloque AMADES, « Anthropologie et covid », 16/06/2022 à 9h30

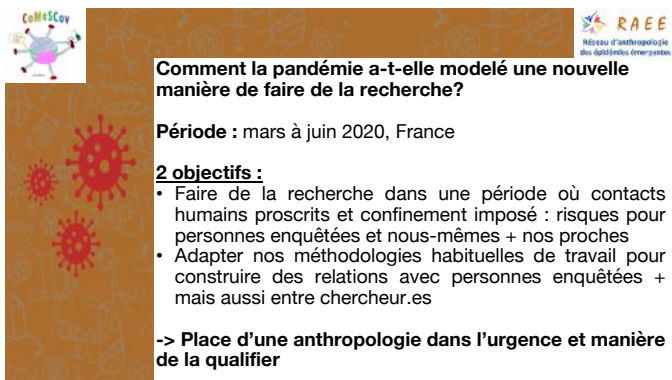
Panel « Expérimentation des méthodes et adaptation des chercheur.e.s »



Les réflexions que je vais développer font suite au travail d'équipe du programme interdisciplinaire CoMeSCov (Confinement et mesures sanitaires visant à limiter la transmission du Covid-19. Expériences sociales en France, en Italie et aux Etats-Unis), coordonné par Sandrine Musso du Centre Norbert Elias et Marc Egrot du

Laboratoire Population environnement développement, financé par REACTing, l'ANR et l'IRD.

Notre objectif dans cette communication est d'analyser la place d'une recherche extemporanée en temps de pandémie.



La pandémie de covid-19 a frappé le monde, les universités et la recherche en particulier. La brutalité de l'émergence épidémique, même pour celles et ceux habitués à travailler sur ces questions depuis longtemps, s'est traduite à l'apparition du virus et des premières mesures, comme une

injonction à vivre à l'arrêt, avec *a minima*, du 16 mars au 11 mai 2020 en France, une suspension d'innombrables activités ordinaires. Les « gestes barrières » et le maintien d'une « distanciation sociale » ont imposé d'apprendre à vivre et à travailler différemment.

Le programme CoMeSCov visait à faire des sciences sociales, de façon multi-située, tant à distance qu'en présence, avec une méthodologie qualitative exploratoire et inductive classique qui a dû être aménagée selon les aléas du contexte épidémique. Mais, également, dans le contexte d'une recherche

incertaine et imprévisible, où nous travaillions avec une équipe composée en grande partie de jeunes chercheur.e.s et devant être réalisée dans des délais particulièrement courts ; soit 1 an et demi.

→ Comment dès lors, la pandémie a-t-elle modelé une nouvelle manière de faire de la recherche ?

Lors de la première vague épidémique de mars à juin 2020, deux objectifs nous ont préoccupé, à savoir :

- Faire de la recherche dans une période où les contacts humains étaient proscrits et le confinement imposé, c'est-à-dire en contexte de risques à la fois pour les personnes enquêtées et pour nous-mêmes, ainsi que pour nos proches.
- Adapter nos méthodologies habituelles de travail pour construire et entretenir des relations à la fois avec les personnes enquêtées mais aussi entre chercheurs.

Cela nous permet alors d'interroger la place d'une anthropologie dans l'urgence et la façon dont nous pouvons qualifier celle-ci.

1. Faire de la recherche en étant exposé.es

Très vite, le choix fut fait de ne pas uniquement faire du recueil de données à distance depuis nos lieux de confinement respectifs, mais de maintenir autant que possible une ethnographie en



immersion. Ainsi, refuser de faire de l'« ethnographie algorithmique » (Christin, 2020), c'est-à-dire une ethnographie presque uniquement virtuelle.

Plusieurs terrains se sont déroulés en articulation dans les trois pays. En France, l'ensemble des terrains s'est fait à Marseille :

l'un à l'Hôpital Européen, tant auprès des personnes souffrant du covid qu'à la morgue ; l'autre auprès des intervenants institutionnels et citoyens venant en aide aux personnes en difficultés sociales lors de la première vague. Ce dernier terrain est celui que j'ai en partie mené avec d'autres membres de l'équipe, et à partir duquel nous tirons l'essentiel des réflexions exposées aujourd'hui.

Aller sur le terrain : l'intérêt de la photographie

L'une des difficultés fut de trouver un lieu où faire un terrain, à un moment où, lors du premier confinement, la distance autorisée pour circuler en-dehors du domicile était limitée à 5 kms, avec autorisation de sortie et justification du motif de déplacement. Autour de chez moi, le seul espace où des regroupements avaient lieu, se trouvait être la place du Square Stalingrad à côté de l'église des Réformés (église Saint-Vincent-de-Paul) à Marseille. Là, des petits déjeuners solidaires avaient été mis en place à côté de la fontaine des Danaïdes dans les trois premières semaines du confinement, pour nourrir les personnes à la rue ou n'ayant pas eu le temps d'être accueillies dans un centre d'hébergement. Par la suite, nous avons eu des autorisations de circuler dans la ville grâce au programme, mais au tout début il a fallu *faire avec* ce qu'il y avait autour de nous.

Un outil est alors paru particulièrement pertinent : celui de la photographie. Une autre façon de travailler a ainsi consisté à décrire de loin ou à saisir des images sans pour autant être obligés d'aller au contact direct des personnes. A ce moment-là, nous n'avions que peu d'informations sur la transmission du virus, sa dangerosité et sa létalité. Ce médium fut donc utilisé pour une description « éloignée » et une récolte de données sécurisée, notamment lorsque la protection sanitaire n'était pas encore accessible à l'ensemble des acteurs sociaux.

Photographier de loin est heuristique sur plusieurs points pour documenter la proxémie imposée par les autorités sanitaires :

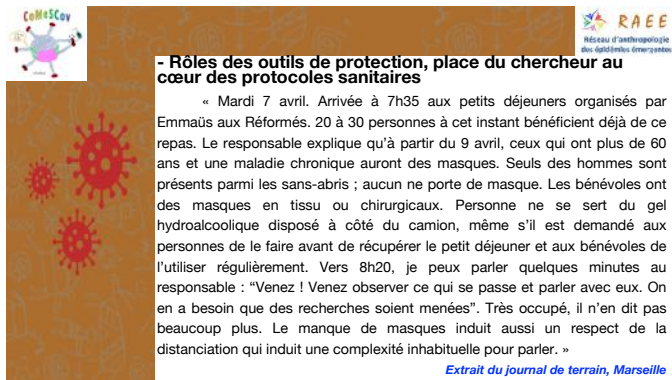
- pour mesurer l'expérience de cette prise de distance ;
- pour analyser les interactions humaines pour lesquelles il n'est pas possible d'être coupé des autres – notamment en cas d'urgence sociale ;
- pour garder trace de l'auto-organisation spontanée qui a pu avoir lieu envers les populations fragiles lors des débuts de la pandémie.

Rôles des outils de protection et place du chercheur parmi les protocoles sanitaires

En début de programme, l'insuffisance de masques constitua l'une des principales préoccupations. Nous étions tributaires de cet objet pour travailler en étant protégé.e.s. Grâce à la dotation de masques par l'IRD, il nous fut possible d'aller sur le terrain, malgré le fait que lors des premières semaines, aucun masque n'était en vente. La mutualisation des formations en biosécurité apprises à l'Hôpital Européen permit de connaître les bons gestes à avoir avec cet outil de protection. Néanmoins, un dilemme se créa rapidement : les équipements faisaient alors

défaut à la majorité des institutionnels et bénévoles associatifs, mais également aux personnes en situation de précarité auprès desquelles les interventions se déroulaient :

« Mardi 7 avril. Arrivée à 7h35 aux petits déjeuners organisés par Emmaüs aux Réformés. 20 à 30 personnes à cet instant bénéficient déjà de ce repas. Le responsable explique qu'à partir du 9 avril, ceux qui ont plus de 60 ans et une maladie chronique auront des masques. Seuls des hommes sont présents parmi les sans-abris ; aucun ne porte de



masques. Les bénévoles ont des masques en tissu ou chirurgicaux. Personne ne se sert du gel hydroalcoolique disposé à côté du camion, même s'il est demandé aux personnes de le faire avant de récupérer le petit déjeuner et aux

bénévoles de l'utiliser régulièrement. Vers 8h20, je peux parler quelques minutes au responsable : "Venez ! Venez observer ce qui se passe et parler avec eux. On en a besoin que des recherches soient menées". Très occupé, il n'en dit pas beaucoup plus. Le manque de masques induit aussi un respect de la distanciation qui induit une complexité inhabituelle pour parler. » *Extrait du journal de terrain de F. Beauvieux, Marseille.*

Le désarroi face à la pénurie de masques et la difficulté à faire respecter des gestes nouveaux dans les rapports sociaux sont ici palpables, tant chez les bénévoles que chez les personnes venues chercher un repas. Sur un autre terrain avec des jeunes en service civique, les premiers échanges en mai 2020 furent laborieux, gênés par le masque qui entravait la communication et brouillait les mots échangés. En revanche, le masque a parfois permis d'entrer sur le terrain. Dans ce contexte, il s'agissait d'instaurer peu à peu une relation de confiance, passablement malmenée par le risque épidémique et la défiance, en échangeant les bonnes pratiques à avoir en matière de prévention sanitaire.

Une même préoccupation était alors partagée entre les différents responsables de distribution alimentaire, et moi-même :

- prendre part à ce qui se passe à quelques rues de chez soi
- participer à la formation au respect des gestes visant à limiter l'impact du covid chez les personnes en situation de précarité.

De fait, nombre de mesures sanitaires furent apprises ensemble, et cette co-construction des savoirs a permis à la recherche de se faire en amoindrissant tant la colère que la peur qui ont souvent dominées lors du premier confinement.

Entretiens en présentiel et en distanciel

Dernière adaptation des méthodes ethnographiques en temps de covid : la question des entretiens. Sur des terrains sensibles tels que ceux des distributions alimentaires pour pallier à la fermeture des lieux d'accueil, il fut extrêmement compliqué de trouver :



- un espace pour faire un entretien – nous sommes le plus souvent dehors, dans la rue ;

- le temps pour réaliser l'entretien, tant les urgences se succédaient et l'action envers les publics vulnérables se devait d'être rapide et efficace.

Dès lors, sur le terrain, il a surtout été question de prises de contact, d'échanges informels, de rendez-vous pris pour un entretien ultérieur lorsque la situation serait plus calme. Si certains ont été réalisés en présentiel, dans des lieux à proximité des distributions, l'adaptation des méthodes traditionnelles de l'anthropologie a aussi pu se régler grâce aux entretiens en distanciel. Il a ainsi été question de mettre en place un double-terrain : celui « sur place » (qui permet de témoigner en direct des données récoltées et des observations, le fameux « j'y étais ») et celui « au loin ». Plusieurs terrains ont pu être ouverts et poursuivis grâce aux technologies de communication (téléphone, visiophonie).

Plusieurs avantages peuvent être trouvés à cette autre façon de faire un entretien :

- des discussions plus sereines depuis chez soi ;
- une plus grande facilité à prendre des notes et à reformuler des questions ;
- un soulagement de ne pas être constamment concentrée sur les gestes barrières et le risque infectieux.

Ainsi, prendre le temps d'échanger, de réfléchir ensemble à la conjoncture, différemment que lorsque nous étions plongés au cœur de l'épidémie, dans l'urgence des situations.

2. Retours de terrains et difficultés

Je vais maintenant aborder quelques retours de terrain et difficultés rencontrées lors de ces premières semaines épidémiques.

Retours de terrains et risque pour autrui

Le travail initial s'est déroulé en même temps que l'apprentissage des mesures sanitaires sur



lesquelles justement nous étions en train de travailler. Ce temps loin d'être suspendu fut dès lors un temps d'action, avec des décisions à prendre pour adapter son comportement au travail, sa protection, mais aussi celle des autres. Cette question du risque infectieux pour autrui se posait sur

le terrain, mais également pour nos proches lors du retour à la maison. À ce titre, pas de différences entre chercheur.e.s et soignant.e.s, ou institutionnel.le.s et bénévoles associati.f.ve.s.

En arrivant chez soi, des précautions étaient instaurées pour que le virus reste hors de nos lieux de vie, notamment lorsque nous y vivions à plusieurs :

- espace à l'entrée où mettre vêtements et objets exposés ;
- déshabillage et douche avant de toucher quoi que ce soit ;
- attention accrue à l'hygiène, désinfection des emballages et des objets ramenés de l'extérieur, etc.

Après le premier déconfinement, et au cours des confinements successifs, ces mesures d'autoprotection bricolées dans l'urgence et la méconnaissance s'estompèrent, furent plus souples et certaines disparurent.

Difficultés et entraves au terrain

En-dehors du risque épidémique d'autres difficultés et entraves propres aux terrains menés sont survenues :

-sur les accès aux terrains prenant en charge des publics fragiles :

Une ouverture et une fermeture des lieux possibles d'enquête sont survenues, puisque chaque association ou institution ayant pour charge des publics vulnérables ont dû composer avec les personnels présents ou non lors de la première vague et le manque de matériel. Par la suite, à l'été 2020, le rattrapage des retards de travail pendant le premier confinement a fait que peu de travailleurs sociaux étaient disponibles pour un entretien et qu'il a bien souvent été une gageure d'essayer de prolonger la période particulière du confinement, où l'aide d'urgence a aussi été assurée par des bénévoles, des citoyens et donc en partie par des non-professionnels ;

- **la vitesse de succession et le changement continu des mesures sanitaires**, éprouvés tant pour les personnes enquêtées que pour les chercheurs. Une immersion à long terme dans une situation précise était impossible, du fait de l'exceptionnalité de ce que nous vivions ;

- **l'infodémie envahissante**, qui demande un travail constant de mise à distance des *fake news* afin de posément pouvoir travailler avec les informations à disposition – elles-mêmes mouvantes selon l'avancée de la recherche scientifique sur le virus ;

- **l'envahissement également des émotions** et des affects très forts à prendre en compte, tant sur ces terrains sensibles qu'au sein de l'équipe de recherche. Du fait de la situation, l'équipe ne se voyait que peu physiquement et nous étions obligés de travailler essentiellement avec les outils de visiophonie.

3. Quelles anthropologies ?



Quelles anthropologies ?

- **Une anthropologie « sans contact »**
-> lorsque proxémie physique imposée et nécessaire
- **Une anthropologie « à distance »**
-> *remote anthropology* (« de loin », « depuis chez soi »)
- **Une recherche « extemporanée »?**
-> extemporané(e) = « qui se fait, se produit au moment du besoin ; immédiat » ;
< latin *extemporaneus* (« improvisé ») ;
« faculté de réagir ; réaction à l'évènement »

Dernier point sur la façon de qualifier cette recherche menée pendant les premiers mois de confinement, du fait des difficultés mentionnées : comment qualifier le « type » d'anthropologie que nous avons pratiquée.

Une anthropologie « sans contact »

Une anthropologie « sans contact » direct, lorsque sur le terrain, la proxémie physique était imposée et nécessaire : respect des deux mètres de distance ; port du masque une fois que celui-ci fut disponible, et apprentissage de la communication avec ; limitation des contacts physiques.

Une anthropologie « à distance »

De façon complémentaire, nous avons mis en place une anthropologie « à distance », que l'on peut également nommée *remote anthropology* (« de loin », « depuis chez soi »), soit depuis nos lieux de confinements. Celle-ci fut possible grâce aux outils de télécommunication qui ont permis, après des premiers contacts établis sur le terrain, de pallier la distance avec les répondants et d'entretenir le lien social. Le principal apport de sa combinaison avec des méthodes ethnographiques en immersion fut d'imposer un recul, un regard éloigné sur les terrains difficiles à avoir en étant plongés au cœur de l'épidémie.

Une recherche « extemporanée » ?

Enfin, un nouveau terme a été discuté entre nous, du fait de la particularité de ce que nous vivions : celui de « recherche extemporanée ».

Extemporané(e) est un adjectif qui signifie : « qui se fait, se produit au moment du besoin ; immédiat ». Il vient du latin *extemporaneus* (« improvisé »), qui correspond donc en partie à certaines méthodes mises en place pour répondre au manque de matériel au cours de la première vague.

L'usage de ce terme, employé en particulier dans le domaine médical et la pharmacie, peut donc être étendu au champ de l'anthropologie, comme nous l'avons fait dans CoMeSCov.

L'une des définitions spécifiques du terme, est également proche de celle de « résilience », puisqu'on peut l'utiliser comme une « faculté de réagir, réaction à l'évènement ».

Conclusion



- Adaptation constante des chercheur.e.s
-> au contexte épidémique, au matériel de protection disponible, aux terrains mouvants occasionnés par les mesures sanitaires adoptées

- Recherche « extemporanée »
-> recherche dans l'urgence/ « sur le vif » + méthodes de travail plus traditionnelles

*Merci de votre attention
Merci à l'ensemble des personnes rencontrées sur le terrain*

Pour conclure, faire de la recherche en temps de pandémie nécessite une adaptation constante des chercheur.es, à la fois au contexte épidémique, au matériel de protection disponible mais également aux terrains mouvants occasionnés par les mesures sanitaires adoptées (confinement,

masque, proxémie physique), afin de ramener autant que possible la complexité des expériences sociales du covid.

L'expression de « recherche extemporanée » permet en un mot de combiner à la fois une recherche faite dans l'urgence, ou « sur le vif » pour qualifier ces premiers temps du programme, tout en maintenant des méthodes de travail plus classiques, une fois le risque infectieux maîtrisé par les chercheurs, les personnes avec lesquelles nous travaillions et les publics vulnérables avec lesquels certains membres de l'équipe étaient engagés.